

Toutes les folies
ne sont que des messages

La collection « Hypothèses » est dirigée
par Jean-Richard Freymann

DÉJÀ PARUS

Jean-Richard Freymann

La naissance du désir

Essai psychanalytique

Serge Lesourd

La construction adolescente

Bruno Jeanmart,

Isabelle Durand Pilat,

Thierry Vincent,

Philippe Choulet

Au jeu du miroir :

le nouveau monde de l'image

Pascal Guingand

Anorexie et inédie :

une même passion du rien ?

Christine Loisel-Buet

La danse à l'écoute

d'une langue naufragée

Sous la direction de

Janine Abécassis

L'enfant à l'épreuve de la famille

Jean-Richard Freymann

L'Amer amour

Jean-Richard Freymann

Frères humains qui...

Essai sur la frénésie

Jean-Richard Freymann

Introduction à l'écoute

Illustrations de Michel Weckel

Jean-Richard Freymann

et Michel Patris

Du délire au désir

Les dix propriétés de la clinique

psychanalytique

Richard Helbrunn

À poings nommés

La violence à bras-le-corps

Claude Escande

Passions des drogues

Lucien Israël

Le désir à l'œil

Deux séminaires :

La perversion de Z à A (1975)

et Le désir à l'œil (1976)

Lucien Israël

Marguerite D. au risque de la

psychanalyse

Deux séminaires :

Détruire dit-elle (1979)

et Franchir le pas (1980)

Thierry Vincent

L'indifférence des sexes

Critique psychanalytique de Bourdieu

et de l'idée de domination masculine

Sous la direction de Thierry

Vincent

La jeune fille et la mort

Soigner les anorexies graves

Retrouvez tous les titres parus sur : www.editions-eres.com

Jean-Marie Jadin

Toutes les folies ne sont que des messages

Névrose, perversion et psychose

Collection « Hypothèses »

 **érès**

Arcanes

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2375-9
Première édition © Éditions érès 2005
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

INTRODUCTION.....	9
LES NÉVROSES.....	13
Remarques sur le concept.....	13
Une illustration de l'inaptitude de la clinique traditionnelle.....	15
À la recherche d'une définition de la névrose.....	17
L'histoire des névroses.....	20
La nosographie freudienne des névroses.....	27
Dora et sa quête du sein maternel à travers le désir du père.....	30
Le petit Hans qui n'était pas assez au monde.....	36
L'Homme aux rats et l'argent maternel.....	40
La névrose comme maintien éthique de la distance par rapport à la Chose.....	44
La base littérale d'une névrose.....	47
Le message de la névrose.....	49
DIALOGUE SUR LA NÉVROSE.....	51
GIDE ET LA PERVERSION.....	69
Les difficultés d'un tel sujet.....	69
Un enfant malheureux.....	74
L'épisode de la rue de Lecat, la pédophilie et le mariage.....	77
La porte de l'Angleterre et ses suites.....	82
Le déni de la castration féminine.....	85

TOUTES LES FOLIES NE SONT QUE DES MESSAGES

La prévalence métonymique, le fétiche et le rien.....	89
Pour une structure « acting out ».....	99
Le message de la perversion	101
DIALOGUE SUR LA PERVERSION	103
LA PSYCHOSE DE SCHREBER.....	123
La certitude, l'extériorité et la résorption du langage.....	124
Le début de la psychose	125
La chute dans la grande folie	127
Le crépuscule du monde	133
La fin du désastre.....	138
Le séjour au Lindenhof de Coswig.....	140
Ses débuts au Sonnenstein de Pirna.....	142
La coupure de novembre 1895.....	149
Les études schrébériennes sur la nature des miracles.....	156
Les « compléments » aux <i>Mémoires</i>	166
Les rapports d'expertise du docteur Weber et la réponse de Schreber	174
Les dernières années de Schreber	177
Une reprise des circonstances de l'éclosion du délire	177
L'analyse de Freud.....	180
La famille de Schreber	186
Le réel surgi de l'écart entre le symbolique et l'imaginaire.....	195
Le séminaire de Lacan sur James Joyce	204
Une exploration du délire de Schreber avec l'outil joycien. Le début du délire.....	205
Durant son séjour chez Pierson	215
Au Sonnenstein.....	215
La topologie du délire de Schreber proposée par Lacan. Le schéma I	222
Pour essayer de conclure.....	242
Un certain <i>cross-cap</i>	248
DIALOGUE SUR LA PSYCHOSE	253
BIBLIOGRAPHIE	279

À Catherine Minh Nguyet.

*À Sandrine, Véronique et Mathieu, mes enfants,
Elijah, Noah et Léonard, mes petits-fils.*

Avec mes plus vifs remerciements à toutes celles et tous ceux qui ont participé à l'élaboration de ce livre : Linette Kuntzel, toujours disponible et sans faille, Dominique Platier-Zeitoun, qui a remanié mon texte pour le rendre lisible, Richard Azra et Jalil Hihi qui se sont occupés des schémas, mon fils Mathieu qui a peaufiné le tout avec son ordinateur.

Introduction

Pourquoi ce pluriel si abasé de « folies » pour désigner la triade névrose, perversion, psychose qui contient l'essentiel de la tradition psychiatrique occidentale ? Nombreux sont les auteurs qui aujourd'hui encore usent de ce terme profane et ancien, tant celui de « maladies mentales » semble inconvenant aux oreilles exercées par la psychanalyse. La référence médicale, fondée sur des tableaux qui s'offrent au regard, s'avère de toute évidence totalement inadéquate à exprimer la souffrance et la déviance psychiques. Il y manque les mots venus d'une discipline autre et autonome. Aucun psychanalyste, en tout cas, ne songerait en leur présence à les réduire au simple négatif d'une anomalie. Pour un analyste, il s'agit avant tout de recueillir la richesse, la leçon, et plus précisément le message du désir inconscient et sa contribution à la vérité des hommes.

De par ce pouvoir d'enseigner, d'élargir, d'épaissir, quasiment comme une œuvre d'art qui dirait le plus humain de l'humain, ces trois catégories relèvent plutôt de cette « folie » que le poète a toujours tenté de préserver de la science. Notre propos bien sûr est non pas d'y déceler un art mais d'en délivrer la parole incluse, celle d'un sujet à la fois singulière et riche d'invariants qui, présents chez les uns et les autres, tout comme dans le langage, permettent d'en classer les discours. Ainsi se justifient les termes de névrose, de perversion et de psychose.

Si toutes ces folies ne sont que messages, elles n'ont dans le flux des paroles singulières que la fixité des figures de l'eau d'un torrent

qui coule autour des rochers, tel l'ordre dans le chaos. Bien qu'ils puissent être classés, leurs invariants n'ont pas pour autant la permanence d'une essence réelle. Ce ne sont pas des formes éternelles issues du ciel de la pathologie, ni non plus, dans l'ordre sublunaire, des neurones orientés pour toujours par l'implacable fatalité d'une astrologie intracellulaire que constituerait la génétique.

Peut-être eût-il fallu donner à ce travail un sous-titre plus explicite, plus détaillé, plus psychanalytique, qui dise mieux son sujet. On aurait pu, par exemple, proposer : *La névrose, la perversion et la psychose, sans être ni cause*. Un peu long et trop abstrait, il en aurait dévoilé l'intention : montrer que la traduction en paroles visée, pour chaque sujet, par la psychanalyse entraîne une invalidation de la notion d'être d'une folie et par là même celle d'une cause à l'origine.

La psychanalyse déconstruit la stabilité – que l'on sait d'origine grecque – de l'être et de sa cause, laquelle fait l'objet de bien des débats philosophiques. De même, semble-t-il, la pensée chinoise (l'effet vient de l'ensemble de la circonstance), les analyses de David Hume (il n'y a que juxtapositions régulières de phénomènes) ou encore la physique quantique (la non-séparabilité des particules disqualifie le point causal newtonien où s'applique et s'origine une force).

Pourquoi s'intéresser, si c'est pour en démontrer la vanité, à l'être de la névrose, de la perversion et de la psychose, et à leurs causes ? C'est que dans la vie ordinaire du psychanalyste, psychologue ou psychiatre, ces questions, « qu'est-ce qu'une névrose ? », « quelle est la cause de la perversion ? », « d'où vient le délire ? », lui sont très fréquemment posées. Il n'est pas un repas mondain ou amical où il ne soit assailli sur ce mode par une curiosité au demeurant légitime. Ce livre se propose d'y répondre tout en déconstruisant la question.

Pris dans la croyance en une causalité effective que je savais pourtant multiple, j'avais d'abord pensé intituler cet ouvrage *La cause des folies*. Or, il m'est apparu que la réponse s'engageait sur le chemin d'une déconstruction radicale et qu'il fallait en fin de compte affirmer clairement l'intention sous-jacente : montrer pourquoi il n'est pas d'être, d'essence ou de concept classique qui tienne face aux différentes formes de la souffrance psychique, mais aussi pourquoi et comment la causalité s'y dissout.

*

Ce livre reprend trois exposés portant chacun sur l'une des trois grandes folies, suivis d'un dialogue imaginaire entre un supposé candide, acharné à connaître l'être et surtout la cause de la folie en question, et un psychanalyste – l'auteur de ces lignes – qui tente d'y répondre aussi sincèrement que possible. À vouloir les saisir, ils s'échappent sans cesse, seule la parole en est l'être et la cause. La progression de toute psychanalyse personnelle les pulvérise d'ailleurs tout autant. Et de façon plus générale, on pourrait soutenir que la psychanalyse déconstruit la psychiatrie.

Le premier exposé consacré aux *névroses* s'adressait à des étudiants quelque peu avertis, dans le cadre d'un diplôme universitaire sur les « Bases conceptuelles de la clinique ». Prononcé le 24 mars 2000 à la clinique psychiatrique du CHU de Strasbourg, il avait été annoncé avec cet argument :

Les névroses ne sont pas seulement les pathologies que l'on connaît (névrose phobique, hystérie, névrose obsessionnelle), assignées à des espaces spécifiques, le monde, le corps, la pensée, ayant chacune un objet corporel perdu prévalent, respectivement rien, le sein, l'objet anal. Elles ne sont pas seulement dans leur ensemble des retours de signifiants refoulés dans lesquels Freud a pu déceler la structure du rêve. Elles sont aussi des façons de maintenir chez le sujet une certaine présence de la fonction séparatrice du père face à la mère, par la peur (phobie), par l'amour (hystérie), par la haine (obsession). Elles sont surtout et corrélativement la seule et véritable source de l'éthique. Tel est leur sens par-delà le seul descriptif clinique qui annule cette éthique si l'on s'y arrête.

L'exposé s'ouvre sur une remarque à propos de l'incompatibilité entre la souffrance et le concept. Après coup, il me semble que se glisse ici le conflit entre une vision historisante judéo-chrétienne et une vision plus fixiste et grecque du monde.

Le deuxième exposé, *Gide et la perversion*, fait au même endroit le 16 juin 2000, tente d'éclairer la perversion, en prenant appui sur l'histoire d'André Gide et sa pratique de la pédérastie pédophilique. En voici l'annonce :

André Gide, qui fut en proie au démon de la pédérastie pédophilique jusqu'à un âge avancé, nous servira de guide pour nous aventurer dans ce monde étrange qu'est la perversion, qui fait aujourd'hui triade avec la névrose et la psychose. Après un rappel de sa biographie, marquée par

une scène vécue à l'âge de 13 ans et répétée dans ces trois moments-clés que furent son passage à la pédophilie, son mariage et son voyage en Angleterre où il afficha pour la première fois sa liaison avec Marc Allégret, nous essaierons de confronter ce que l'on sait de lui aux données théoriques de la psychanalyse sur la perversion : le déni de la castration féminine, le clivage du moi, la construction d'un fétiche. Nous y ajouterons la prévalence de la métonymie dans le discours. Nous tenterons aussi d'articuler entre eux tous ces concepts. Nous reviendrons enfin sur notre propre tentative d'instaurer une nouvelle triade en faisant de la perversion une pathologie parmi d'autres au sein d'une « névrose agissante », située elle-même entre une « névrose symbolisante » que serait la névrose classique et une « névrose réélisante » que serait la psychose.

Le troisième exposé, destiné à être fragmenté, n'a jamais été prononcé. Ce projet conçu pour un colloque sur la psychose est une réflexion sur la « nature » de la psychose à partir du destin remarquable d'un délirant majeur, Daniel Paul Schreber, dont le cas a été commenté par Freud, Lacan et beaucoup d'autres.

Les névroses

Remarques sur le concept

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il me faut dire quelques mots sur l'intitulé de ce diplôme universitaire dans lequel prend place mon exposé. « Les bases conceptuelles de la clinique » témoignent d'un rêve, celui d'une axiomatique¹ qui fonderait ou du moins clarifierait la clinique à partir de certains concepts². Les philosophes platonisants parleraient, eux, de dialectique descendante : on y passe des idées à la réalité, des intelligibles aux sensibles ; ascendante, elle aurait induit un autre intitulé, « Les bases cliniques des concepts ». Ce rêve d'une axiomatique ne peut se réaliser, car *le concept ne saisit pas la souffrance*

1. Il s'agit d'un rêve, typiquement occidental, d'une reconstruction de la clinique psychiatrique sur le modèle de la géométrie euclidienne. On peut en effet y déduire tous les théorèmes à partir des hypothèses ou des axiomes de départ. Il s'agirait ici de retrouver toutes les particularités de la clinique sur la seule base d'un certain nombre de concepts psychanalytiques ou psychiatriques.

2. Ce n'est pas à mes yeux une critique purement académique : tout d'abord, comme on le verra, ce qui fait la souffrance psychique est totalement insaisissable par les concepts, fussent-ils psychanalytiques, et l'on sait que dans la bouche des patients les métaphores disent beaucoup mieux leur douleur. Son écoute se fonde sur un long silence préalable. Il s'avère ensuite que les concepts psychanalytiques ne sont pas vraiment du genre de ceux de la clinique. Enfin, Freud a fondé dans son *Esquisse d'une psychologie scientifique* de 1895 une première métapsychologie de la névrose en partant d'une véritable déconstruction du concept dans son sens aristotélicien classique. Cette déconstruction est la source de toute sa théorie ultérieure. Telle est l'âme du présent exposé.

psychique. Pour le dire de manière plus philosophique, il y a *inadéquation entre le concept et le mal*³. Sans doute est-ce pour cette raison que Michel Patris et Jean-Richard Freymann ont voulu ajouter des exposés d'éthique à ce programme⁴.

Il semble pourtant qu'il y ait des « concepts fondamentaux de la psychanalyse »⁵, puisque Lacan l'a dit, et qu'il y a le transfert, le fantasme, le sujet, l'objet, la pulsion, etc. Mais s'agit-il vraiment de concepts au sens aristotélicien du terme⁶, c'est-à-dire susceptibles de constituer des « bases » ? Je ne le crois pas. Le concept aristotélicien est en principe une idée générale formée par abstraction. Il comprend classiquement d'une part le sujet d'une chose, son *hypokeimenon* ou sa *substantia*, autrement dit ce qui fait l'essentiel de cette chose, la chose même, le nécessaire de cette chose, et d'autre part ses attributs, ses qualités, ses prédicats, qui sont variables et contingents. C'est ce qu'on appelle la « compréhension » du concept. Sa répartition sur les objets réels en constitue l'« extension ».

On ne trouve rien de tel dans les concepts psychanalytiques, car ils ont ceci de particulier qu'ils présentent partout la même extension sans possibilité d'une compréhension progressive. Ils ne saisissent aucune particularité clinique. Cela fait que, lorsqu'un psychanalyste aborde l'étude d'un concept analytique, il a cette impression de tout voir autrement, d'être au cœur de la psychanalyse, là d'où l'on saisit le tout comme dans *L'aleph* de Borgès⁷. Il en va comme avec la ou les faces de la bande de Möbius⁸. Vue de côté, elle montre deux faces opposées, mais si vous y cheminez pas à pas, il n'y en a qu'une et elle

3. Tous les textes philosophiques consacrés à la question du mal, subi ou provoqué – et les maux sont nombreux à l'issue du terrible XX^e siècle –, soulignent cette impuissance logique. Cf. en particulier *Le Mal* de Paul Ricoeur, Genève, Labor et Fides, 1996. L'idée de l'« inadéquation » est explicitement formulée dans Foessel M., *Le Mal*, Profil n° 788, Paris, Hatier, 1999, p. 8.

4. Cette année-là, un bon tiers des exposés du diplôme universitaire était consacré à des questions éthiques.

5. Cf. J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Le Séminaire, Livre XI*, Paris, Le Seuil, 1973.

6. Faut-il rappeler que Freud a suivi les cours sur Aristote du philosophe Franz von Brentano ?

7. Cf. J.-L. Borgès, *L'aleph*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1967.

8. Pour créer une bande de Möbius, il suffit de coller ensemble les deux extrémités d'un ruban en opérant sur l'une des deux un demi-tour.

est partout. De même dans la relation entre des prétendus concepts psychanalytiques. Prenons la névrose : on peut très bien soutenir qu'elle est toujours un transfert, qu'elle est un fantasme, qu'elle est une interprétation, qu'elle est constituante du sujet, qu'elle tourne autour d'un objet. Les concepts psychanalytiques sont de drôles de concepts.

La psychanalyse est fondamentalement une déconceptualisation au profit d'une métaphorisation, ou plus exactement d'une métaphoro-métonymisation⁹. Elle met en avant la métaphore et la métonymie, autrement dit la figure de rhétorique, au détriment du concept. Cette déconceptualisation est la condition pour que l'on puisse passer d'une clinique psychiatrique du regard à une clinique psychanalytique de l'écoute. C'est ainsi que s'instaure, à l'encontre de l'ontologie qui dit ce qui est, quelque chose qui est au fond une éthique psychanalytique, comme j'essaierai de le montrer à partir de l'*Esquisse...* de Freud et du commentaire qu'en a fait Lacan. Freud y énonce presque explicitement le caractère anticonceptuel de la névrose¹⁰. Et Lacan en fait l'origine d'une éthique¹¹.

Une illustration de l'inaptitude de la clinique traditionnelle

Après cette entrée en matière quelque peu abstraite, je vais vous offrir une pomme, une pomme de discours et peut-être de discorde, plus imagée en tout cas que mon histoire de concept.

Pour illustrer combien la seule clinique des concepts est inapte à saisir la vérité des névroses, je vais me servir d'une petite histoire dont j'ai trouvé l'idée dans un texte d'Octave Mannoni¹².

9. La métaphore est l'emploi d'un mot pour un autre – par exemple, une rose pour une jeune fille. La métonymie est l'emploi d'un autre mot, qui se trouve en connexion avec le premier – par exemple, une voile pour un bateau.

10. La Chose (« das Ding ») même, le cœur du concept, ce qui n'est par exemple pas variable d'un lion à l'autre, cette Chose y est le premier proche du petit humain, le plus souvent la mère, et cette valeur de Chose est transférée sur d'autres éléments connexes, et en fin de compte sur des éléments de la parole. Comme on le verra à la fin de l'exposé, la bizarrerie de la névrose s'explique par ce transfert de la fonction de Chose.

11. Cf. J. Lacan, *L'éthique de la psychanalyse, Le Séminaire, Livre VII*, Paris, Le Seuil, 1986. L'éthique y est liée à l'interdiction de la Chose, assimilée à la mère.

12. Octave Mannoni (1899-1989), psychanalyste de formation philosophique et ethnologique. Auteur de plusieurs ouvrages fondateurs, il est l'un des grands élèves de Lacan.

Imaginez une jeune fille et un jeune homme se promenant dans la campagne par un bel et chaud après-midi d'été. C'est leur première sortie. Nos deux tourtereaux longent un champ de pommiers quand brusquement, comme si de rien n'était, la jeune fille lance de cet air mi-coquin, mi-égaré qu'ont certaines femmes dans les grandes occasions : « J'aimerais une pomme. » Le naïf y entendra qu'elle veut une pomme et ira la lui chercher ; le mufle qu'elle veut une relation sexuelle et il fera de son sexe un serpent¹³.

Imaginez maintenant que le jeune homme aille très vite retrouver d'autres jeunes hommes à qui une jeune fille a dit : « J'aimerais une pomme », et qu'ensemble ils créent un savoir concernant ces demandes, et une université pour préserver ce savoir. Ils vont établir la liste des différentes pommes demandées : golden, starking, pink lady, red chief, booskop, liste que les nosographes vont simplifier : les vertes, les rouges et les jaunes. D'autres décriront la germination des pommiers, leur pousse, leur foliation, leur floraison, leur fructification. Les phénoménologues vont s'attacher très finement à l'anatomie des pommes : pépins, loges, endocarpe, carpelle, épicarpe, et les chimistes expliquer l'attraction de la jeune fille pour les pommes par les substances pectiques, les sucres, les phénols, etc.

Rien n'y fera : le concept de « pommité » rate ce qu'il y a dans la demande de la jeune fille¹⁴. Il en va de même avec la clinique traditionnelle. Elle rate totalement le message des névroses, d'autant qu'il est formulé de façon bien plus complexe que dans ma petite histoire : une jeune fille phobique contournerait de très loin le verger, une hystérique tomberait « dans les pommes » et l'obsessionnelle affirmerait ne pas toucher aux pommes en raison d'un risque de contamination. Dans les névroses, aucune demande de pomme ne serait explicitement énoncée.

Mais que demande au fond cette « Nouvelle Ève¹⁵ » ? Sans doute l'ignore-t-elle elle-même, parce qu'elle est habitée d'une vérité qui la

13. Le serpent métaphorise ici le phallus lorsqu'il est non pas le symbole d'un manque à être, mais au contraire un pénis positif, et censé faire jouir la mère. Dans mon exposé, la pomme et le serpent représentent les deux sortes d'intrusion dont peut souffrir le névrosé.

14. Le concept, instrument de la vérité scientifique, rate ce que réussit la métaphore, levier de la vérité poétique.

15. J'emprunte cette désignation au titre d'un film de Catherine Corsini sorti en 1999, avec Karin Viard dans le rôle principal.

dépasse. Elle souhaite un amour qui soit autre chose qu'un besoin physiologique et qui soit exprimé par une parole. Elle souhaite que le jeune homme lui signifie que sa réponse, fût-ce d'une relation sexuelle, ne sera jamais donnée qu'en guise du manque de pomme, elle ne sera que le signifiant d'un manque. Le jeune homme pourrait donc avancer quelque chose du genre : « J'aimerais tant pouvoir t'offrir une pomme digne de toi », et ainsi dire son manque.

Le comportementaliste, supposant un défaut cognitif, mettra en place une procédure pour permettre à la jeune fille d'attraper la pomme. Ne pas prendre elle-même la pomme serait une forme d'apraxie-agnosie, un trouble neurologique de l'action et de la reconnaissance. Il écartera la question du sens comme si, lorsque quelqu'un montre la lune, on se contentait de regarder le doigt¹⁶.

À la recherche d'une définition de la névrose

Trêve de métaphores, il est temps de parler des névroses. Puisqu'on m'a proposé le titre « Les névroses » et non « La névrose », j'ai préparé en ce sens mon exposé tout en gardant à l'esprit la question de ce qui, à côté de cette diversité, fait l'unité des névroses.

Qu'est-ce que *La* névrose, s'il se trouve qu'elle *est* – en réalité, nous le verrons, elle n'est qu'un échafaudage attendant son bâtiment de paroles ? Il est difficile de répondre. D'autant que chez les psychanalystes la névrose est passée du statut d'état pathologique à celui de structure psychique normale, voire de structure tout court.

La définition la plus éloquente est celle du *Vocabulaire de psychanalyse* de Laplanche et Pontalis¹⁷ : « Affection psychogène où les symptômes sont l'expression symbolique d'un conflit trouvant ses racines dans l'histoire infantile du sujet et constituant des compromis entre le désir et la défense¹⁸. » Dans cette définition, la névrose apparaît comme une maladie avec ses « symptômes ». Le terme « psycho-

16. Le comportementaliste conçoit le symptôme comme une défaillance du processus cérébral de la connaissance (cognitif). Je compare cette réduction au fait d'oublier la lune, le sens, au seul profit du doigt, le cerveau.

17. J. Laplanche, J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1968.

18. *Ibid.*, p. 267.

gène » fait problème : signifie-t-il que les deux autres éléments de la triade, perversion et psychose, sont d'origine organique ? Je ne le pense pas, et pourtant les dictionnaires Larousse, Robert et Quillet soulignent l'absence de base organique dans la névrose, laissant entendre qu'il y en a une ailleurs. Les termes « expression symbolique d'un conflit » soulèvent une autre question : qu'est-ce que ce « symbolique » ? Si ce « symbolique » désigne le fait de représenter, on peut très bien soutenir que l'agir de la perversion ou le délire de la psychose sont aussi des expressions symboliques d'un conflit. Ce qui compte, c'est ce avec quoi l'on symbolise. *La névrose symbolise avec une souffrance qui implique de l'imaginaire, la perversion symbolise avec un agir dans la réalité, la psychose symbolise avec un réel impossible.*

Selon Laplanche et Pontalis, les symptômes de la névrose constituent des « compromis entre le désir et la défense ». Le conflit qu'ils évoquent est celui qui oppose le désir et la loi, le désir et son interdiction. Comment concevoir un tel compromis ? Comment un symptôme peut-il symboliser une chose et son contraire ? Henri Ey, dans son *Manuel de psychiatrie*¹⁹, définit également la névrose par du conflit, des « conflits intrapsychiques qui inhibent les conduites sociales²⁰ », et souligne l'effet d'inhibition au-delà de l'effet de symptôme.

Plus concis, le *Dictionnaire de la psychanalyse Larousse*²¹ se situe du côté de la signification de la névrose : « Mode de défense contre la castration par fixation à un scénario œdipien²². » La névrose serait un moyen symbolique de refuser la castration et de rester fixé à la mère. On refuse de perdre le phallus imaginaire²³ supposé combler la mère et qu'en réalité on n'a jamais possédé. Cette définition oublie l'autre face du problème : plus on reste fixé à la mère, plus on est menacé de castration. La névrose est aussi la mise en scène d'une sorte de castration. *Elle est l'évitement de la perte de la mère par l'acceptation d'autres pertes.*

Je propose une définition personnelle beaucoup plus courte. Clinique, elle pose que la névrose est notre condition ordinaire, et en

19. H. Ey, P. Bernard, C. Brisset, *Manuel de psychiatrie*, Paris, Masson et Cie, 1967.

20. *Ibid.*, p. 413.

21. *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse, 1995.

22. *Ibid.*, p. 202.

23. Il s'agit d'un imaginaire inconscient.

donne une interprétation psychanalytique : *la névrose est un affolement*. Elle est l'ensemble des problèmes créés par la répétition d'un certain type d'affolement. Nous faisons tous, certains plus que d'autres, une affaire de ce qui n'en est pas. Quelque chose, venu d'autrui ou du monde, affole sans raison le névrosé : un pont, un tunnel, un chien, une souris, un exposé à faire, et voilà le phobique dans tous ses états ; une pensée ou une parole qui concerne la poussière, les microbes, le sang, un produit corrosif, la serrure, le robinet, et voilà l'obsessionnel qui vérifie sans cesse et demande à être rassuré ; une toute petite allusion, même très indirecte, à quelque chose de sexuel, et voilà l'hystérique muette et paralysée, essayant de devenir indifférente ailleurs pour compenser son affolement sexuel.

Pourquoi faire tout un fromage de ce qui ne le justifie pas ? Tout simplement à cause du complexe d'Œdipe. Quelque chose de la mère est déplacé sur la zone affolante, et l'évitement de cette zone affolante dans la pensée, dans le corps ou dans le monde a la signification d'un évitement symbolique de l'inceste. Cela n'a lieu, bien sûr, qu'à travers des allusions. La névrose est liée à un désir œdipien qui risque d'être comblé faute d'une interdiction suffisante, et qu'il faut absolument insatisfaire ou déplacer d'une manière quelconque. *La névrose est le moteur auxiliaire lorsque la castration est insuffisante*.

« Quelque chose » de la mère n'a pas été suffisamment arrêté, contenu, barré par « quelque chose » du père²⁴. La névrose pallie cette insuffisance. C'est, nous le verrons, une *métaphore paternelle déplacée*. La métaphore paternelle est quelque chose du père qui signifie, en soi-même et sans rien y ajouter, le désir de la mère²⁵. Les pathologies sont des tentatives de compenser l'insuffisance de cette métaphore, chacune à sa façon : la névrose au moyen d'une symbolisation par quelque chose d'imaginaire plaqué sur la réalité, à la fois qui attire et que le sujet évite ; la perversion au moyen d'une symbo-

24. Ce « quelque chose » du père n'est en aucun cas à concevoir comme relevant du seul comportement de celui-ci. Il résulte de toute l'interrelation entre le père et la mère et se signifie avant tout dans l'échange de paroles entre les deux parents, et même chez chacun d'eux avec leurs propres parents.

25. Cette métaphore paternelle se définit par la substitution du signifiant d'un père, qui n'est père que de nom (le patronyme n'en est qu'un aspect), au signifiant d'un désir maternel qui serait tout-puissant, sans limite, anarchique. Cette métaphore résulte de ce que la mère signifie à propos du père et de la façon dont celui-ci y répond.

lisation par un acte destiné à rencontrer une loi²⁶ ; la psychose au moyen d'une symbolisation par un réel qui se heurte à l'impossible²⁷.

L'histoire des névroses

L'histoire est riche d'enseignement pour le psychanalyste.

Dans l'histoire des névroses, le regard de Freud issu de son écoute a été crucial. Bien que les trois principales névroses – hystérique, phobique, obsessionnelle – aient d'une certaine façon « existé » avant lui, on n'en ferait pas un usage quotidien chez les psychiatres s'il n'avait pas été là. Freud les a inscrites dans l'histoire, il en a élaboré dans l'après-coup la continuité, il a créé leur nosographie, leur a donné leur consistance. L'hystérie en germe depuis très longtemps et les névroses phobique et obsessionnelle plus récemment dans l'air se sont grâce à lui concrétisées d'un coup en une réalité clinique nouvelle.

Si les névroses « existent » comme ces ensembles de symptômes que l'on suppose purement psychiques et n'affectant ni le jugement moral ni le jugement de réalité, c'est parce qu'elles contiennent en elles le geste de Freud qui a sans cesse unifié les processus psychiques normaux et pathologiques. Les névroses sont nées de cette assimilation. *Avant Freud, elles étaient dans les limbes, dormant à l'ombre d'autre chose, de la maladie organique pour l'hystérie et de la folie la plus folle pour les névroses phobique et obsessionnelle.*

L'hystérie était connue depuis 4 000 ans, alors que les névroses phobique et obsessionnelle n'ont été dégagées qu'au XIX^e siècle. Cette extraordinaire asymétrie dans leur histoire n'est pas le reflet de la réalité clinique. Les névroses ont toujours existé, mais elles ont été diversement et tardivement reconnues et spécifiées et surtout longtemps méconnues.

26. Cette loi n'est pas seulement la loi juridique. Il peut aussi s'agir de la loi de la matière, par exemple lorsque le pervers défie la mort.

27. Un réel impossible est, par exemple, de ne pouvoir être en deux endroits en même temps. Il s'agit, en un certain sens, également d'une loi qui s'impose, mais d'une loi de la raison ordinaire. Certains aspects de la science semblent défier l'impossible de ce réel, mais la psychose exporte les données de cette rationalité moderne là où elle n'est pas de mise. Un homme n'est pas une particule quantique.